

Chapitre onze

La colleganza

Les deux marchands sortis, une grande paix était à nouveau descendue sur tout le 'mesà'. A travers la porte ouverte Della Barba écoutait le froissement des papiers et le chuchotement tranquille de son fils et de l'apprenti qui étudiaient dans la salle de l'autre côté du corridor. Il s'était assis, les bras appuyés sur la table et, absorbé, jouait avec les boules de couleur qui lui servaient tous les jours pour faire ses comptes.

Plus qu'au prêt et au risque qu'il avait pris, il en vint à repenser aux quelques phrases que lui et Mercadante avaient échangées presque en cachette de Bonaccorso. Il était sûr de ne pas s'être trompé. Lazzaro était arrivé au point où lui-même était arrivé quelques mois auparavant. S'il n'y avait pas eu ces mots, l'expression de son visage aurait suffi pour faire comprendre que lui aussi était convaincu que l'on ne pouvait pas continuer ainsi et qu'il fallait intervenir.

« En voilà un autre à qui il suffit de dire quelque chose et il est prêt à aller jusqu'au bout. »

« Mais où ? Et pour qui ? » se demanda tout de suite après le marchand. Les assertions de Bonaccorso avaient fait naître en lui quelque doute. Jusqu'à présent, il avait toujours compté sur le fait que tous les petits marchands, une fois qu'ils se seraient rendus compte de la situation, auraient comme lui embrasser la thèse de l'action forte. Au moins pour punir ceux qui, il y a quelques années, s'étaient emparés injustement de tout le pouvoir. Il n'aurait jamais pensé que parmi les petits, quelqu'un aurait été prêt à accepter la situation et n'aurait même pas ressenti le désir de se rebeller... Peut-être un parmi les moins rapides. Mais quelqu'un qu'il connaissait depuis si longtemps ! Il pouvait encore pardonner à un jeune qui ne connaissait pas le passé. Mais un vieux marchand comme Bonaccorso ! Et penser qu'il devait aller à la recherche de prêts pour travailler. Il se sentait vraiment offensé et irrité par l'attitude de ce vieil intrigant et pour la première fois, il se demanda si cela valait la peine de prendre tant de risques pour des gens de cette espèce. C'était bien de défendre l'honneur du commerce, mais après si tu trouves face à ceux qui ont rejeté certains idéaux par dessus bord...

Un grand brouhaha, provenant de l'escalier détourna Della Barba de ses pensées. Il se leva pour aller à la rencontre de son visiteur en haut de l'escalier.

« Marchand, arrête de compter tes sous et viens accueillir tes amis ! »

Arrivé au fond du corridor, le visage de Della Barba s'ouvrit en un large sourire car il avait reconnu la voix.

Il ne pouvait pas se tromper, seul patron Barozzo aurait le courage de s'annoncer de cette manière. Il se hâta d'ouvrir, alors que l'homme de mer avait déjà donné un grand coup dans la porte.

« Tout doux, tout doux, Bartolomeo ! Bienvenue ! Je t'attendais justement aujourd'hui. » Et il embrassa son ami qui s'était arrêté sur le pas de la porte, les bras ouverts. Après l'embrassade, le patron du bateau, tenant encore ses mains sur le bras du marchand, fit un pas en arrière et le contempla.

« Je te vois tout bon, Giovanni ! On voit que compter des sous, enfermé dans le 'mesà', fait du bien à la santé. Voici... » il abaissa un bras et tapa de la main sur la grosse poche de sa veste pour faire entendre un bruit de monnaies, « ... Je t'en ai encore apporté un peu. »

« Mais que dis-tu ! Par ces temps, de l'argent il n'en rentre pas beaucoup... et puis au 'mesà', je n'y suis pas beaucoup et tu le sais très bien. »

Avec un regard affectueux il ajouta : « Mais toi aussi, tu vas bien ! Je te vois en bonne santé. Et... comment ça s'est passé ? »

« Bien. Pas d'ennuis et il me semble qu'il y a du profit. Tu as vu les marchandises que je t'ai envoyées par le maître d'équipage ? »

« Oui, tout de la bonne marchandise, comme d'habitude. Tu as toujours été un homme sur qui on peut compter. Un grand patron et aussi... »

Bartolomeo l'interrompit d'un geste de la main.

« N'ajoute rien. Tu me ferais rougir devant celui qui m'a accompagné Et il fit un signe de la tête derrière son dos.

« Qui ? » demanda Della Barba et il se pencha, curieux, sur les escaliers, en poussant un peu son ami.

Sur le palier, inondé de soleil, au pied de la dernière rampe était arrêté le noble Moro. D'un regard perçant, il lisait une sorte de pierre en marbre, encastrée dans le mur de la maison. Il semblait admiratif et agréablement surpris. Il détacha ses yeux du mur, regarda en haut et commençant à monter, il fit un ample geste de salut vers Della Barba. Il portait, comme d'habitude, une longue robe noire avec un capuchon, serrée à la taille par une ceinture de cuir travaillé. Il parut au marchand encore plus chétif et tendu que d'habitude.

« Quel honneur, noble Moro ! »

« J'ai rencontré Bartolomeo dans la rue qui venait chez vous, et je n'ai pas pu résister à la tentation de venir jusqu'ici vous saluer et savoir si vous aviez quelques nouvelles pour moi. »

Sans donner le temps à Della Barba de lui répondre, il lui demanda : « Qui a ramené ici cette inscription antique ? Ce doit être le texte d'une loi romaine. Savez-vous que c'est une chose très précieuse ? Je connais des lettrés de Padoue qui viendraient à pied jusqu'ici pour la lire. »

Arrivé sur le palier il regarda le marchand d'un air mi-interrogatif, mi-condescendant. Avec un peu d'ironie bien cachée derrière le ton habituel de respect avec lequel il traitait depuis toujours son noble ami, Della Barba lui répondit : « Procédons par ordre. D'abord, je vous remercie de votre intérêt : Je vois que vous aussi vous vous maintenez en bonne santé. Ensuite... Oui, j'ai du nouveau. Mais je vous le dirai à l'intérieur » et il jeta un regard significatif alentour, bien qu'il n'y ait personne ni en bas dans la cour, ni dans les

escaliers, « En troisième lieu, cette inscription, c'est mon père qui l'a rapportée à la maison. Comme au milieu de tous ces mots incompréhensibles, il en avait lu un, 'Barbatus' qui semblait parler d'un de nos ancêtres, il se l'est faite donner par un marin de Chypre qui l'utilisait – me racontait-il toujours – comme console pour ses jarres pleines de sardines au sel. Il en a toujours été très fier... Mais entrez, entrez, nous allons nous faire servir quelque chose. C'est juste la bonne heure pour un verre de malvoisie. »

Le marchand se mit de côté pour faire passer ses deux hôtes et se pencha sur l'escalier pour appeler le domestique. Puis il se hâta derrière eux, les dirigeant vers la dernière petite pièce au fond du 'mesà', où il gardait enchaînée au mur, une robuste caisse cerclée de fer.

Les garçons s'étaient montrés dans le corridor, attirés par le bruit des trois hommes qui passaient. A la vue du patron Bartolomeo, le jeune apprenti eut un coup d'émotion et il quitta la porte pour aller à sa rencontre. Della Barba, l'apercevant, l'arrêta.

« Je t'en prie, Nicoletto, pas maintenant. Patron Bartolomeo vient de revenir et nous devons parler affaires. Après tu te feras raconter tout son voyage... N'est-ce pas Bartolomeo ? »

« Certainement » répondit le patron.

Nicoletto s'arrêta, murmurant confusément quelque chose et, passant à côté de lui, le marchand qui se vantait de pouvoir encore comprendre l'esprit des jeunes et leurs rêves, lui fit une caresse affectueuse sur la joue.

A peine entrés dans la petite pièce, Moro et Barozzo s'assirent pesamment sur un banc et appuyèrent leur dos au mur.

« Quelle chaleur ! Quel monde dans les rues ! » se plaignit Bartolomeo.

Della Barba, debout devant eux, eut un moment l'air embarrassé : il ne voulait pas offenser le noble en parlant tout de suite d'affaires et d'autre part il ne voulait pas faire perdre trop de temps au patron.

« Par qui je commence ? »

« Par lui » s'exclama le patron en montrant le noble, « Ubi maior... Et puis nos affaires ne sont que des affaires d'argent méprisables. »

« Ne plaisante pas sans arrêt ! Les résultats de ton voyage l'intéressent aussi. A Venise, au moins jusqu'à aujourd'hui, nous sommes tous dans le même bateau ! »

Le maître de maison fit un geste d'impatience. Après un moment d'hésitation, pendant lequel il sembla étudier le visage de Moro, il changea d'idée et demanda au noble :

« Où en sommes-nous ? »

Moro se redressa un peu et prit un air grave.

« Pour vous répondre, permettez-moi de diviser la question en deux. D'un côté les choses ont empiré : 'Eux'... » et sa voix semblait exprimer tout son mépris pour 'Eux', « se sont encore durcis davantage. Et il n'y a pas d'espoir de trouver un quelconque compromis. Du moins c'est ma manière de voir. De

l'autre, la situation évolue de manière positive : le complot s'étend ; il y a des adhésions importantes et des réunions où on a mis au point un programme pour l'avenir. Ce qui compte, c'est que l'organisation militaire est entrain de se perfectionner. Ne m'en demandez pas davantage pour le moment. Sachez seulement que votre intérêt – je dis de vous petits marchands et hommes de mer – est celui dont on a tenu compte en priorité. »

Il se tut et d'un ton condescendant, il demanda : « Et vous deux , quelles nouvelles avez-vous à me raconter ? »

Bartolomeo allait ouvrir la bouche mais il fut précédé par Della Barba.

« C'est de ceci que je voulais vous parler. Il vient de venir ici un marchand nommé Mercadante. »

« Je le connais de vue. »

« C'est un homme très estimé et très connu. Il m'a fait comprendre qu'il pense comme nous. Et il est même encore plus enragé que nous. Je suis sûr qu'il suffirait que nous parlions pour l'avoir avec nous. Je n'ai pas pu le faire parce qu'il était accompagné de son associé. Un vieux obtus, qui m'a regardé avec suspicion. C'est pour cela, que ce serait bon que vous le fassiez vous : l'occasion ne devrait pas vous manquer au Rialto. Mais faites vite parce qu'il part bientôt. »

« Bien ! C'est comme si c'était fait ! »

Le noble se tourna ensuite vers Bartolomeo avec l'air de quelqu'un qui attend le rapport d'un subordonné.

Le patron donna d'abord un rapide coup d'œil étonné à Della Barba et se tourna d'un coup vers Moro. Mais quand il rencontre son regard obstiné et tendu, il éprouva presque une sorte de peine, il laissa tomber tout ressentiment et se borna à répondre tranquillement.

« Oui, moi aussi, j'ai enrôlé un homme. Même trois : le maître d'équipage du bateau, un marchand et un marin, un des plus dégourdis. Mais c'est surtout le maître d'équipage qui est une recrue importante. Il est très estimé et il peut amener beaucoup d'hommes avec lui. »

« Le marchand, c'est une bonne recrue. Je vous recommande de rester en rapport continu avec lui. Mais ne parlez pas trop. Les autres... » et il prit un air à moitié dégoûté, « des gens du peuple... »

« Et avec qui alors va-t-on chasser du Palais le doge et ses acolytes ? Seulement avec... » Bartolomeo s'arrêta avant d'en dire trop.

Moro eut un sourire amer et hocha la tête comme si ce problème l'ennuyait beaucoup.

« Oui, c'est vrai. Il faudra recourir aussi au gens du peuple. Il n'y a rien à faire. Et pourtant les autres ont l'air de ne pas avoir trop pensé à cet aspect de la question. »

Puis, comme s'il se parlait, il continua : « C'est une chose que d'armer ses familiers et les gens qui dépendent de toi. Et c'est à cela seulement qu'ils ont pensé. Mais inciter à la rébellion des gens du peuple qui peuvent ensuite se

révolter contre toi. Ils ne s'arrêteront plus. Et qui sait ce qu'ils voudront !... Il me semble Bartolomeo, que vous avez été un peu imprudent de parler avec ce maître d'équipage. »

« Et frère Giacomo, alors ? Lui qui va enrôler partout des fanatiques et des visionnaires » laissa échapper le patron.

Moro répliqua sèchement.

« Si vous faites allusion aux pénitents de San Lorenzo, cette démarche a été suggérée et approuvée par nous. Nous avons besoin d'un point d'appui isolé dans la lagune. Hélas, le frère n'a rien pu obtenir. Si après, il va chercher à droite et à gauche, il le fait à titre personnel. On le considère partout comme un fou... mais malgré ses propos apocalyptiques, je continue à croire que c'est un homme prudent. Il connaît très bien l'enjeu... »

Della Barba, perplexe, murmura : « Espérons... Il ne manquerait plus qu'on se retrouve à la tête d'une croisade. »

Barozzo fit un sourire amusé à son ami

« Une croisade ?... mais non, tant que nous serons là avec notre bon sens, il n'y aura pas de danger qu'on se retrouve au milieu d'un nouveau mouvement de Battus ! » Puis s'adressant à Moro, il s'efforça d'utiliser le ton le plus conciliant possible.

« Lorenzo, ne soyez pas trop en souci. Le maître d'équipage, vous pouvez le considérer comme un de mes hommes. Il a toujours fait ce que je lui ai dit. »

Cependant, sans que le noble s'en aperçoive, il fit une grimace pour faire comprendre au marchand qu'il n'était en rien d'accord avec le noble.

Puis il poursuivit : « Je dois vous donner plutôt raison sur le premier point. A Curzola, de retour avec tout le convoi de printemps en grande pompe, j'ai rencontré le noble Cappello de la branche de San Zaccaria. Autrefois nous étions un peu liés et alors j'ai essayé de le sonder. Je savais qu'il était résolument du parti de Gradenigo mais je ne me serais jamais attendu à trouver une telle acrimonie, si ... voilà... lucide. Ils sont prêts à tout et j'ai peur qu'ils sachent tout. Selon moi, si nous voulons avoir un espoir de succès, nous devons faire vite. Nous ne devons pas leur laisser le temps de s'ancrer encore davantage au pouvoir, sinon il y aura des problèmes. »

D'un air suffisant, le noble répondit : « N'exagérez pas Bartolomeo ! La mauvaise conscience met constamment l'homme en alerte, comme un aveugle. Ils sont pleins de soupçon et de défiance, mais je ne crois vraiment pas qu'il y ait autre chose. C'est sûr qu'ils sont exaspérés et deviennent mauvais. Ils sentent que le vide augmente autour d'eux. Mais, croyez quelqu'un qui a de bonnes informations, ils n'ont encore rien d'organiser. Et puis... »

Della Barba l'interrompit, en lui mettant une main sur le bras et en montrant la porte.

« Oh, voici notre Giacometto avec le vin. Tu es vraiment le bienvenu ! »

Le serviteur entra en tenant un plateau en étain et Moro, en le regardant s'incliner pour disposer sur la table les verres et la carafe en bel ordre et puis

reculer pour sortir, se leva et dit doucement : « Bon maintenant que nous avons terminé nos affaires, je vous laisse parler des vôtres... »

« Mais non, restez ! » l'invita Bartolomeo, « Si je ne me trompe pas, cela vous intéresse aussi les 'colleganze'. »

Et il lui lança un sourire malin.

« Je sais » acquiesça sèchement Moro, montrant qu'il n'appréciait guère le ton badin de Bartolomeo, « ... mais pas au point de contrôler les chiffres. »

Le patron haussa les épaules et s'adressa à Della Barba : « J'ai ici tous les papiers de mon dernier voyage. »

« Ils sont là. A part l'argent et les comptes. On s'en libère en une minute. Mais si tu veux revenir demain » suggéra le marchand.

Barozzo poussa un gros soupir.

« Eh, si c'était aussi facile... Tu sais très bien que en temps que patron de bateau et marchand voyageur je dois présenter pour chaque contrat de 'colleganza' un compte séparé. Et comme dans ce voyage, nous étions douze à être concernés ! Et puis, l'argent et les traites que j'ai apportés avec moi, je voudrais te les donner à garder, vu que tu as où les mettre en sécurité » et il montra de la tête le gros coffre de fer, « il faut en plus que j'aille demain me bagarrer avec l'armateur pour le prix du fret, satisfaire les marins avec quelques pourboires, faire les comptes des dépenses de nourriture, rendre les armes, suivre la livraison des marchandises que j'ai ramenées. Finalement, heureusement que c'est mon dernier voyage. »

« Je le sais. Je plaisantais avant : Je sais tout ce que tu dois faire... surtout avec tes associés. »

« Oui ! Courons les servir les 'stantes' 'les restants' ! Qui entre marchandise et argent te prennent les trois quarts du bénéfice net ! »

Della Barba fit un geste de dérision.

« Certainement ! Et ils font bien ! Que devrais-je dire alors de vous les patrons de bateau qui êtes toujours prêts à profiter de la situation, à gonfler vos dépenses, exagérer les prix et à porter préjudice à un 'stans' un qui reste à terre, en faveur d'un autre pourvu qu'il soit disposé à vous montrer concrètement sa gratitude ! »

Et comme Barozzo faisait des grands signes de dénégation de la tête, d'un air assuré il ajouta : « Eh, ce sont des choses que l'on a déjà toutes vues ! Et puis comme patron vous avez droit à votre quote-part spéciale... »

« Je viens de recevoir une lettre qui me donne raison sur cela... »

Barozzo tressaillit et l'interrompit d'un coup.

« A propos de lettres, pour un peu j'allais l'oublier : J'en ai une pour vous, ici. Vous en avez des affaires secrètes ! Même l'enveloppe est chiffrée ! »

Moro allongea le cou et fixant la lettre dans la main du patron, demanda indécis : « Mais comment faites-vous pour dire que c'est pour lui si l'enveloppe est chiffrée ? »

Le patron tenant la lettre serrée sur sa poitrine et la défendant d'une main de Della Barba qui voulait la prendre, répondit en riant au noble.

« Ce n'est pas difficile. A part que celui qui me l'a remise me l'a dit. C'est un code à quatre sous. Beaucoup de marchands comme celui-ci... » et il se libéra, amusé de l'étreinte de Giovanni, « Attention, je l'ouvre... surtout ceux qui ont des grands secrets à cacher, s'écrivent toujours avec un code tellement difficile que même mes marins le lisent. »

Le patron ouvrit les mains et laissa prendre la lettre.

La retournant entre ses mains, le marchand rétorqua : « C'est une bonne habitude au contraire. Elle ne reflète rien d'autre que la bonne volonté de respecter la réserve de ton interlocuteur. »

Moro était intéressé.

« Mais combien connaissent ce code ? »

« Il sert seulement aux marchands de mon quartier. On sera une dizaine à l'utiliser. Et personne ne s'est jamais vanté de pouvoir le déchiffrer à part cette canaille. »

En plaisantant il feignit de lui montrer le poing.

Barozzo se hâta de préciser : « C'est sûr que je sais le déchiffrer ! Si vous aviez eu entre les mains les codes qu'on utilise en Orient... Oh, j'ai lu seulement ton nom. J'ai vu aussi que les sceaux sont intacts. »

« Très utile ce système » commenta, perdu dans ses pensées, Moro.

Della Barba haussa les épaules, tira une épingle de sa veste et déchira l'enveloppe.

« Tiens ! Lis ! » et il tendit la lettre à Bartolomeo. Celui-ci la tendit entre ses deux mains, la tint un peu éloignée de son visage et commença à dire : « Cà, c'est un 'a'... là, ce sont deux 'r'. »

Quand il le vit embarrassé, le marchand lui enleva rapidement la lettre des mains, en disant : « Donne-moi ça, vantard, et écoute ce qui est vraiment écrit : « Je te prie de m'envoyer les peaux de martre et de renard par les galères, et si tu ne peux pas m'envoyer ni martres ni renard, envoie moi de l'argent par une personne de confiance, ce qui m'évitera de demander de crédit ici à la Tana, car je vois tous les jours les discussions qui se déroulent devant le 'consul'... Voilà. »

« De la Tana ? Elle en a fait de la route ! » s'étonna Moro.

Bartolomeo au contraire lui demanda d'une voix insidieuse : « Et il n'y a rien d'autre d'écrit ? »

« Oui, quelque chose... Mais ce sont des choses qui ne t'intéressent pas... » lui répondit mi plaisantant, mi sérieux Della Barba, « ... sors donc plutôt les relevés de compte et la monnaie ! »

« Tout de suite marchand ! » et il mit ses deux mains dans sa veste.

« Je vous laisse » dit à nouveau Moro.

« Mais non, restez ! » insista Della Barba.

«Faites vos comptes. Je vous fais entièrement confiance. Je vous salue Giovanni. Dès que j'ai du nouveau, je me manifeste. Portez-vous bien, Bartolomeo. »

Raide, très raide il passa la porte et sortit.

Les deux hommes le suivirent un peu des yeux puis, Giovanni dit à voix basse à Bartolomeo : « Les comptes, il ne les veut pas, mais l'argent gagné, c'est ce qu'il veut. Tu verras que demain il va envoyer un domestique pour le prendre ! »

« Laisse tomber ! Il a l'air malade. Il a un regard fixe comme s'il avait des visions. »

« Ce ne sont pas des visions. C'est la rage de ne pas être au Grand Conseil qui le ronge. »

Barozzo et Della Barba avaient à peine fini les comptes. Le patron s'était mis à jouer distraitement avec les pièces et le marchand allait reposer encore argent et papiers dans le coffre, quand on entendit une petite toux sur le pas de la porte, comme pour s'éclaircir la gorge et une voix étouffée dire :

« Puis-je entrer ? »

« Entrez, entrez, père ! » s'exclama Della Barba d'une voix gaie où il y avait aussi un grand soulagement.

« Je m'excuse d'être entré silencieusement comme un voleur. Et pas attendu ; mais depuis que je suis sorti du couvent, il y a un drôle de type qui me suit. J'allais trouver un frère aux Frari quand je m'en suis aperçu. Il n'a rien fait pour se cacher, il est même resté ostensiblement derrière moi, quelle que soit la rue que j'aie prise. Alors j'ai pensé me soustraire à sa garde en m'enfilant à l'improviste dans votre rue qui est à cette heure un peu sombre et en espérant trouver le portail de votre maison ouvert. J'ai eu de la chance. Mais lui, il rode là en bas. C'est clair que quelqu'un veut m'intimider. Mais qui ? »

« Les mêmes, fra Giacomo, les mêmes ! » lui répondit perplexe et inquiet Della Barba qui ensuite, en hochant la tête ajouta : « Je me demande si, par hasard, vous n'aviez pas raison vous Bartolomeo, contrairement à Moro, et s'ils ne sont pas entrain de jouer avec nous au chat et à la souris. »

« N'exagérez pas ! Je suis sur mes gardes et intrigué, même si Moro ne le pense pas. Mais comme ça, en général. Et puis fra Giacomo ennuie tellement de monde avec ses initiatives et ses prêches... Donc on ne peut pas dire de qui il s'agit avec certitude. »

Avec un soudain éclat de moquerie dans la voix, il ajouta : « Peut-être que c'est le prier qui l'a fait suivre pour voir s'il allait chez certaine... sœur ! »

Giacomo fit seulement un geste de gêne et resta silencieux, attendant que le marchand parle.

Celui-ci dit après y avoir réfléchi un moment : « De toute façon, nous devons désormais être plus prudents. Dis-le aussi à tous ceux qui sont en contact avec toi, Bartolomeo. »

« Oui, au peuple », l'interrompit, sarcastique, le patron.

« Laisse tomber ! Aujourd'hui même, il faudra que j'aie en personne chez Moro pour le supplier – et je sais déjà qu'il va se cabrer - de prévenir tous ceux qui sont en contact avec lui. Et vous aussi père, soyez prudent. Ce ne sont pas des temps maintenant où il faut trop s'exposer. »

On aurait dit que le frère n'attendait que cela : il redressa d'un coup ses épaules et répondit sèchement : « Je ne crains rien et ni personne. Je sais que j'agis sur la route indiquée par le Seigneur. C'est pour les autres que j'ai peur. Pour ceux qui ont eu confiance en moi... »

« Espérons qu'il ne va pas se mettre à faire un prêche à sa manière, maintenant » pensa Della Barba et il interrompit le frère en lui posant un doigt sur les lèvres.

« Tout doux, tout doux, frère, car ici aussi les murs ont des oreilles » et il se hâta d'aller fermer une petite fenêtre qui donnait sur la rue.

Le frère eut l'air contrit.

« Vous avez raison. Je me laisse toujours emporter... »

« N'y pensez plus. Laissez-moi terminer de ranger cet argent qui entre autre n'est pas à moi et puis on parlera un peu de ce qui vous tient à cœur » et il se tourna vers le coffre.

Giacomo, montrant qu'il était fatigué, se traîna de trois pas vers le banc près du mur et s'assit à côté de Bartolomeo qui, plein d'attention, lui fit de la place.. Il arrangea sa robe, poussa un soupir de soulagement, jeta un regard peu amène vers une petite pile de 'gros' restés sur la table puis lorgna, soupçonneux, la caisse encore ouverte.

« Quelle quantité d'argent ! Et peut-être bien fruit d'usure... »

« Que dites-vous, frère Giacomo ! C'est l'argent d'une 'colleganza' » en se retournant, agacé, répliqua Della Barba au religieux.

« 'Colleganze', prêts, usure, c'est la même chose. Des fruits du même péché. »

Ce fut au tour de Barozzo de répondre un peu brutalement au frère pendant que le maître de maison haussait les épaules, énervé, en prenant sur la table et en le rangeant dans la caisse, le dernier paquet d'argent.

« Mais non, mon cher père ! La 'colleganza' est l'unique moyen pour beaucoup de veuves et d'artisans et de marchands de se retirer de leur activité, et... oui, aussi pour nombre de religieux de gagner encore un peu d'argent avec leur épargne. »

« C'est tout de l'argent obtenu sans travailler ! »

« Cela n'a rien à voir père. Ils ont travaillé avant et souvent durement. Vous ne voudriez pas que des hommes et des femmes de tout métier et de toute

condition pèchent et transgressent les interdits de l'Eglise seulement parce qu'ils participent à une 'colleganza' ? »

« Oh les pécheurs sont un nombre infini de nos jours. Et ils trouvent tous la voie pour éluder les décrets de l'Eglise. Tous les chrétiens devraient haïr l'usure. Et au contraire... » Il se tut un moment, une expression amère sur le visage, puis reprit avec plus d'ardeur qu'auparavant : « Vous ne me direz pas que c'est par pur hasard que dans aucun contrat de 'colleganza' on ne spécifie pas le taux de rendement ? Tout le monde fait semblant, en prêtant de l'argent aux marchands, de courir un grand risque et de ne pas préétablir l'intérêt. N'est-ce pas ! C'est de l'usure ! »

Della Barba n'arriva pas à se retenir et le visage plein d'indignation, éclata : « Vous, frère Giacomo, je ne comprends pas que vous veniez nous dire que vous êtes notre ami. Vous êtes au contraire du côté de ceux qui veulent éloigner les gens des affaires pour garder pour eux toutes les occasions de faire du profit. »

Le frère parut frappé par les paroles du marchand et prit un ton défensif.

« Je suis pour le travail, le risque personnel, la richesse modérée... »

« Ecoutez-moi père... » le marchand essaya de prendre un ton persuasif inhabituel chez lui et qui fit un peu sourire Bartolomeo, « Même Saint Thomas soutenait que le risque est un signe de la propriété et que la propriété justifie un profit. »

« Même vous les marchands, vous connaissez aussi Saint Thomas maintenant ? »

« Mais non ! Je l'ai entendu dire par le curé de mon église dans un sermon. »

« Ah bon ! » dit en lui-même le franciscain « Il y a aussi des prêtres qui fournissent des prétextes aux marchands. On fera les comptes aussi avec eux quand ce sera le moment... »

Mais à voix haute, il se contenta de répliquer : « Ecoutez-moi, vous deux. A Venise nous en sommes au point qu'un fils a promis à sa mère veuve dix pour cent sur l'argent qu'elle lui avait prêté. Et c'est lui qui a assuré tous les risques ! Cela vous semble possible une affaire de ce genre ? N'est-ce pas de l'usure ? »

Et il regarda les deux marchands d'un air sévère, l'un après l'autre.

« Agnese Gradenigo... Nous sommes nombreux à le savoir » commenta Della Barba.

« En somme si j'ai bien compris, vous, mon père, vous n'êtes favorable qu'aux prêts 'pro amore' ! le sonda Barozzo.

« Pas moi mais toute la pensée chrétienne. A condition que ce soit des vrais. Vous savez mieux que moi, que très souvent ce sont des prêts de faveur, spécialement entre commerçants, avec un taux fixé de vive voix. »

« Heureusement qu'il n'est pas arrivé ici plus tôt ! » pensa Della Barba avec un frisson dans le dos.

Le frère continua : « Et c'est tout le peuple de Dieu qui souffre ! »

« Mais il s'empressa d'ajouter tout de suite : « Naturellement, je ne parle pas de vous que je respecte. Et puis je sais bien que vous êtes parmi les rares qui veulent amener un peu de moralité dans cette Venise si pleine d'injustice et de péché. »

Della Barba regarda longuement fra Giacomo. Sur le visage du religieux se lisait le soupçon qu'il se moquait de lui.

« Il me semble que vous médisez de nous. Mais j'espère me tromper. Je vous le répète à nouveau : la loi vénitienne nous interdit de prendre et de donner de l'argent à intérêt. Et presque tous, nous les marchands, nous sommes obligés d'y souscrire. »

Il fit une pause pour donner presque le temps au frère de se convaincre : « 'Ad presam', 'A intérêt'. »

« Mais père Giacomo, vous êtes vraiment entêté ! Vous soutenez encore cela ! Dans ces prêts que nous nous faisons nous marchands, plus par nécessité que par désir de profit, celui qui donne l'argent assume une part de risque et donc l'incertitude des bénéfices est garantie : ce n'est pas de l'usure. »

Le religieux fut prompt à répéter : « Je vous prie de croire que mon estime envers vous est sincère. Mais venons au fait. Qu'entend par usure la loi vénitienne ? Seulement les pratiques découvertes et elle ne condamne pas celui qui encaisse un intérêt sur les prêts commerciaux. »

« Comme ce serait mieux si le commerce n'avait jamais existé ! Et que les hommes échangent leurs biens dans un esprit de fraternité ! »

« Mais vous savez bien que cela n'est pas possible ! » s'exclama Della Barba avec une pointe d'exaspération. »

« ... et que partout la juste récompense pour son propre travail soit le prix qui pousse les hommes à faire du commerce et à risquer » ajouta Barozzo.

Le frère qui ne voulait pas pousser la discussion trop loin avec ses deux alliés, poussa un soupir de résignation et se borna à dire : « Oui, vous avez probablement raison. Aussi parce que la doctrine de l'Eglise sur l'usure a poussé l'argent vers le risque, c'est-à-dire vers le commerce... Eh oui, il faut l'admettre, une certaine Eglise est d'accord avec vous aujourd'hui. »

« Et nous sommes ses fidèles dévots... Mais ne croyez que vos admonestations nous laissent indifférents. On vient justement d'en parler avec deux autres marchands... C'est par les frères mineurs que nous aimerions être réconfortés dans nos derniers moments. »

Fra Giacomo fit un petit sourire d'assentiment.

« Cela me console. »

Puis il bougea mal à l'aise sur le banc, ajusta un peu sa bure et jeta un coup d'œil à la petite fenêtre. Della Barba comprit son inquiétude, se dirigea vers elle et regarda dehors.

« Dans la rue on ne voit plus personne. »

Le frère alors se leva.

« Bien, alors il vaut mieux que je m'en aille. En ce qui concerne les faits qui nous tiennent à cœur...Vous savez que je n'ai pas réussi à San Lorenzo. Mais je continue. J'ai beaucoup de contacts. »

« Prudence, père ! Je vous en prie, prudence ! »

Fra Giacomo réprima un geste de contrariété et se dirigea vers la porte.